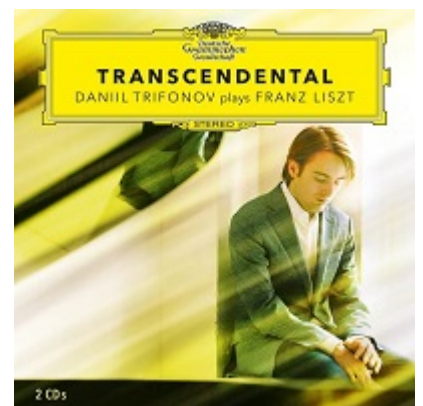


CD événement, annonce. TRANSCENDENTAL : Daniil Trifonov plays Franz Liszt (2 cd Deutsche Grammophon – Parution : le 7 octobre 2016)

CD événement, annonce. TRANSCENDENTAL : Daniil Trifonov plays Franz Liszt (2 cd Deutsche Grammophon – Parution : le 7 octobre 2016). Océan où se perdent les interprètes trop gourmands mais dépassés, où les tempéraments s'affirment aussi tout autant... Faisant table rase de toute virtuosité gratuite, pourtant présente dans la frénésie des premiers épisodes des *Etudes d'exécution transcendante*, Liszt sait aussi déconstruire pour organiser une nouvelle langue poétique qui électrise par ses éclairs de pure magie visionnaire et par les contrastes qui naissent par confrontation avec les gammes et arpèges vertigineuses qui se déversent aussi du clavier. Délire et extase sont au rendez vous... Il faut une technicité agile virtuose certes, surtout une vision qui dévoile sous l'avalanche narrative (dramatique voire opératique comme le souligne ici l'interprète), le sens d'une progression cohérente qui traverse le cycle et l'architecture des 12 Études Transcendantes. Leur transcendance se réalise dans ce passage ténu (à partir du 8^{ème} épisode, noté « Wilde Jag » ?), de l'artificiel à l'abandon allusif et poétique. Liszt magicien du temps et de l'espace ouvre ainsi des mondes invisibles, que la musique par son flux souverain, rend miraculeusement perceptibles.



Daniil Trifonov aborde le Liszt échevelé, expérimental, délirant, poétique des 12 Etudes d'Exécution Transcendante S 139 de 1852.



Le jeune pianiste russe **DANIIL TRIFONOV**, vedette montante de l'écurie **Deutsche Grammophon**, aux côtés de son confrère britannique Benjamin Grosvenor (qui aborde lui aussi Liszt et Franck dans un disque remarquablement conçu : « Homages », à paraître aussi en septembre 2016 – annonce et

critique complète à venir dans nos colonnes) aborde un programme particulièrement ambitieux : Everest du clavier, tant par les défis de pure technique que la maturité interprétative pour en organiser la vision globale... Après Rachmaninov, le Liszt du jeune Daniil Trifonov s'annonce donc passionnant.

« Transcendental : Daniil Trifonov plays Franz Liszt », 1 cd Deutsche Grammophon à paraître le 7 octobre 2016 (enregistré à Berlin en septembre 2016). Compte rendu critique complet à venir sur CLASSIQUENEWS.COM, dans le mag cd dvd livres, à la date de parution du CD Liszt par Daniil Trifonov, le 7 octobre 2016.

DUBAÏ inaugure son nouvel Opéra, le 31 août 2016

OPERA. Dubaï inaugure son nouvel Opéra le 31 août 2016... Après l'ouverture de l'Opéra d'Oman en 2007, l'émirat de Dubaï s'apprête à inaugurer ce 31 août prochain, son propre opéra, devenant ainsi avec ses quelques



2000 places, la 2ème maison lyrique du Golfe. Le Théâtre arbore le profil d'un vaisseau amarré au pied de la Tour **Burj Khalifa, la plus haute au monde (828 mètres), proposant à terme une saison lyrique de plus enviabiles, complétant son offre culturelle comme principal centre d'affaire au Proche-Orient. Le Barbier de Séville, mais aussi West Side Story et même Les Misérables sont les premiers volets d'une programmation qui se veut éclectique et large, conçue par Jasper Hope, directeur général (ancien responsable du [Royal Albert Hall de Londres](#)). Dans 4 ans, Dubaï accueille l'Expo Universelle : la cité portuaire (membre de la Fédération des**

Etats Arabes Unis) se devait d'offrir une offre lyrique et musical d'envergure comme toutes les grandes métropoles occidentales. La salle modulable permet d'accueillir concerts, expositions, banquets, défilés... autant de manifestations et d'événements au diapason d'une nouvelle mégapole qui en quelques décennies est devenu un foyer de loisirs incontournable, multipliant les projets immobiliers le plus fous (dont les îles artificielles en forme de palmiers pour une clientèle richissime). Le tourisme haut de gamme et culturel reste le principal défi de l'état de 2,5 millions d'habitants et qui a accueilli en 2015 plus de 12 millions de touristes.



Pour le moment, l'Opéra de Dubaï ne comprend pas d'équipe

artistique et ne peut donc pas produire ses propres productions. En outre, le genre lyrique reste étranger à la culture arabe : si les responsables de ce grand projet souhaite impliquer les locaux, au même titre que les résidents et visiteurs étrangers, il convient de lancer de nouveaux programmes de sensibilisation à la création à l'adresse des habitants de Dubaï eux-mêmes. Pour son inauguration, l'Opéra de Dubaï invite ce 31 août 2016 le baryton Placido Domingo lors d'une soirée de prestige... A suivre.

VISITEZ le site de l'[Opéra de Dubaï, saison 1 inaugurale 2016-2017](#)

Récital du pianiste Seong-Jin Cho, en direct sur internet



En direct sur internet, ce soir, 20h :
récital du pianiste Seong-Jin Cho, nouveau
signataire chez l'écurie Deutsche
Grammphon, après son triomphe récent au

dernier Concours Chopin de Varsovie. Concert en direct depuis Reims. Il a remporté le premier Prix lors du dernier Concours Chopin de Varsovie en octobre 2015 (17ème Concours).

Né à Séoul le 28 mai 1994, **Seong-Jin Cho** est un jeune talent prometteur qui a déjà remporté plusieurs distinction : Grand Prix du Concours international Chopin pour jeunes pianistes (2008), 3e prix du concours international



Tchaïkovski (2011), 3e prix du Concours international Arthur Rubinstein... Elu et distingué à Varsovie par un Jury composé de **Martha Argerich, Philippe Entremont, Nelson Goerner, Seong-Jin Cho** inscrit son nom dans une liste de lauréats prestigieux tels que **Maurizio Pollini** (1er prix, 1960), **Martha Argerich** (1965), **Krystian Zimerman** (1975), Yundi Li, **Rafal Blechacz** (2005)... tous artistes ayant signé par la suite avec le prestigieux label jaune toujours bien placé dans la carrière des grands noms du piano, **Deutsche Grammophon**. Daniil Trifonov, Yuja Wang, Yundi, hier Lang Lang (aujourd'hui passé chez Sony)... font aussi partie de l'écurie DG. Qu'en sera-t-il pour le jeune sud coréen Seong-Jin Cho ? Dans un récent communiqué, réaffirmant son partenariat avec l'Institut Chopin de Varsovie, coorganisateur du Concours Chopin fondé en 1927, Deutsche Grammophon annonce un prochain enregistrement Chopin par le nouveau lauréat du Concours polonais, Seong-Jin CHO. A suivre... [EN LIRE + sur Seong-Jin CHO, premier prix du 17ème Concours Chopin de Varsovie \(octobre 2015\)](#)

Au programme :

Mozart : Rondo K 511

SCHUBERT : Sonate pour piano n°19

CHOPIN : 24 Préludes pour piano

Seong-Jin Cho, piano

VOIR [le direct ce soir à partir de 20h sur le site de Deutsche Grammophon](http://www.deutschegrammophon.com/fr/gpp/index/seong-jin-cho-reims) :

<http://www.deutschegrammophon.com/fr/gpp/index/seong-jin-cho-reims>

LIRE aussi notre [critique complète du premier cd de SEONG-JIN CHO, programme Chopin, CLIC de CLASSIQUENEWS d'octobre 2015](#)

FESTIVAL CASTELL PERALADA 2016

PERALADA, festival (Catalogne espagnole), 7 juillet – 16 août 2016. Au cœur de la Catalogne septentrional, à équidistance entre Perpignan et Gérone, au nord de Barcelone, le petit village de Peralada (à moins de 40 mn de la frontière française), l'enclave enchantée de Peralada fait son festival estival chaque été, cette année à partir **du 7 juillet et jusqu'au 16 août 2016**. Les têtes d'affiche invitées assurent un niveau musical souvent superlatif que le choix des œuvres et les répertoires programmés mettent en scène de façon parfois surprenante donc digne du plus grand intérêt. Fidèle à sa tradition artistique, chanteurs et musiciens sont d'habituels artistes présents pendant la saison du Liceu de Barcelone. L'offre musicale et lyrique de Peralada en fait une



étape incontournable pour tous les amateurs et mélomanes curieux comme exigeants, heureux explorateurs sur le territoire qui pourront aussi découvrir ou retrouver en un même séjour, les superbes calanques et plages près de Cadaguès (sans omettre le musée Dali à Figueres). Peralada est un temple lyrique proche de la côte méditerranéenne, l'une des plus enchantées de la Catalogne ibérique.

ECLECTISME, SUBTILITE, VOCALITA... Ouverture du Festival Castell Peralada (Castell pour le château est ses deux tours désormais emblématiques) avec **Lang Lang** le 7 juillet 2016 (22h, Saisons de Tchaïkovski, soit le programme présenté enregistré dans la Galerie des glaces de Versailles); Pink Martini (9 juillet, 22h); grand Gala lyrique des 30 ans du Festival, le 15 juillet à 22h (avec les sopranos **Sondra Radvanovsky et Eva-Maria Westbroek**, le ténor Marcelo Álvarez, les barytons Carlos Álvarez, les barytons légendaires **Leo Nucci**, Ruggero Raimondi, avec l'orchestre Simfònica de Barcelona i Nacional de Catalunya (OBC) dirigé par Daniele Rustioni. Peralada s'est taillé une réputation internationale de temple lyrique grâce à ses grands récitals, rvs incontournable pour les amateurs de voix à tempérament (récitals **Olga Peretyatko**, le 18 juillet ; **Anita Rachvelishvili**, le 3 août ; Bryan Hymel, le 5 août) ; la danse au plus haut niveau s'invite aussi : soirée **Roberto Bolle et ses invités**, le 29 juillet.



NOUVELLE PRODUCTION DE TURANDOT DANS LE PARC... Pour nous, le mois d'août est encore plus prometteur à Peralada : ne manquez pas la soirée baroque affichant le sublime

Combattimento di **Tancredi e Clorinda de Monteverdi** dans le cloître / Claustro del Carmen (lundi 1er août, 22h, avec Sara Blanch, soprano en résidence et Fausto Nardi). Le temps fort du festival cet été 2016 reste la production de **TURANDOT de Puccini**, sommet orientaliste du maître italien : **samedi 6 et**

lundi 8 août dans le vaste auditorium à ciel ouvert des jardins de Peralada (22h)... L'écriture dans le style chinois s'invite ainsi en Catalogne avec deux acteurs chanteurs prometteurs : la suédoise **Irène Theorin** dans le rôle-titre, et le ténor Roberto Aronica dans celui de Calaf, le prince étranger venu conquérir la vierge aux énigmes... Peralada affiche cette nouvelle production de Turandot dans la mise en scène de Mario Gas. avec l'Orchestre du Gran Teatre del Liceu / Giampaolo Bisanti, direction musicale.

Mais Peralada ce sont aussi d'autres volets artistiques et musicaux qui invitent le chanteur **SEAL** (23 juillet), ou **Diana Krall** (30 juillet), sans omettre **Simply Red** (16 août, en clôture), comme **The Originals Blues brothers band** (le 15 août)... éclectisme et finesse, au carrefour des genres lyriques et pop. En somme une sorte de déclinaison revivifiée du mariage électrisant des genres, amorcé à l'époque de Barcelone la sublime quand ses ambassadeurs les plus prestigieux, Montserrat Caballe et Freddy Mercury savaient se produire ensemble en un duo devenu mythique. L'édition 2016 du Festival Peralada est un must absolu.

INFOS, RESERVATIONS

www.festivalperalada.com

Tél.: +34 972 53 82 92

ORGANISEZ votre séjour en juillet et août 2016

www.festivalperalada.com/+peralada

Réservez pour le festival Castell PERALADA 2016 sur [le site classictic](#)



TURANDOT, dossier : genèse du dernier opéra de Puccini (1926)

On sait les difficultés avec lesquelles Puccini tenta d'achever une partition inégale, d'autant qu'il laissa après sa mort (Bruxelles, 1924) un ensemble de manuscrits autographes qui ne bénéficièrent d'aucune révision finale de la part de leur auteur. C'est finalement l'autoritaire Toscanini qui maltraitant le compositeur Franco Alfano désigné pour compléter et terminer l'ouvrage, décida d'en réaliser une version présentable.



Attraits d'une partition inachevée

L'idée d'un Puccini, faiseur de mélodies faciles et sirupeuses, dans la lignée des véristes larmoyants, a vécu. C'est le fruit d'une lecture superficielle. Il faut au contraire le tenir comme un concepteur d'avant-garde, soucieux certes d'airs clairement mémorisables mais aussi d'harmonies innovantes. Son opéra *Turandot* ne le montre pas: il affirme l'ouverture et la sensibilité d'un auteur visionnaire dont l'avancée du style voisine avec Berg (*Wozzek*) et Prokofiev (*l'amour des trois oranges*).

D'autant que *Turandot* est le dernier ouvrage sur lequel le compositeur s'obstine. Commencé en 1921, laissé inachevé –Puccini meurt à Bruxelles en 1924–, l'épopée chinoise, sentimentale et héroïque, mêle tous les genres d'une grande machine : sincérité émotionnelle (le personnage de Liù), saillie comique (les trois ministres Ping, Pang, Pong), fresque collective (chœurs omniprésents), trame tragico-amoureuse (le couple des protagonistes *Turandot/Calaf*)... L'œuvre est d'autant plus intéressante qu'elle est parvenue incomplète, donnant d'ailleurs crédit aux critiques injustes qui aiment souligner l'incapacité de l'auteur sur le plan de l'écriture, à vaincre une partition et un sujet dont la « sublimité » dépasserait ses possibilités musicales.

Le grand oeuvre

Gageons que, s'il avait disposé de plus de temps, l'auteur de *Madame Butterfly*, de *La Bohème* ou de *Manon*, aurait su trouver la juste conclusion à la partition qu'on a déclaré depuis, « impossible, infaisable, irréductible » à toute forme conclusive... Quoiqu'il en soit, Puccini souhaitait dans *Turandot*, mêler féerie exotique et action héroïque, fantastique et onirisme. Il donnait ainsi sa proposition du grand œuvre lyrique, à l'instar d'*Aïda* de Verdi, dont la découverte et l'écoute subjuguée, auraient décidé de sa vocation comme compositeur d'opéra. Des avatars et divers arrangements avec la partition léguée par Puccini, l'oreille

avisée reconnaît in fine, l'assemblage maladroit. En particulier, à partir de l'ajout d'Alfano, après la dernière portée autographe du compositeur (la fin de l'air de Liù)... Tout cela s'entend et se voit aujourd'hui dans les productions de Turandot. Il n'empêche que la fresque exotique et ses superbes assauts orchestraux – d'une audace et d'une modernité sous-évaluées à notre sens – confirment la valeur d'une oeuvre à part. Inachevée mais puissante, plus moderniste qu'on l'a écrit, son déséquilibre structurel, en particulier dans la dernière partie, révèle une oeuvre à (re)connaître d'autant que sa popularité ne s'est jamais démentie.

Giacomo Puccini (1858-1924), Turandot. Créé à Milan, Teatro alla Scala, le 25 avril 1926, drame lyrique en 3 actes, achevé par Franco Alfano (1876-1954) sur un livret de Giuseppe Adami et Renato Simoni.

EXPOS. Paris, Musée d'Orsay, jusqu'au 11 septembre 2016 : CHARLES GLEYRE (1806-1874) : Le Romantique repentí

EXPOS. Paris, Musée d'Orsay, jusqu'au 11 septembre 2016 : CHARLES GLEYRE (1806-1874) : le Romantique repentí. Peinture académique et originale. Qui est Charles Gleyre, peintre

français oublié qui est mort l'année de la première exposition impressionniste ? Une histoire personnelle semée de mystères et d'interrogation, une réputation posthume injuste, une activité de peintre parisien volontairement inscrite dans l'ombre, lente voire méticuleuse donc suspecte, et de plus en plus éloignée des milieux officiels... il n'en fallait pas davantage pour brouiller les cartes et enterrer avant l'heure, l'un des peintres les plus passionnants de l'école française dite académique du XIXème, et le Musée d'Orsay, jusqu'au 11 septembre 2016 a choisi de réhabiliter. André Charles GLEYRE est ce maillon méconnu, volontairement mésestimé, entre Ingres et Gérôme dont Orsay avait réalisé une rétrospective elle aussi captivante. D'autant que dans l'esprit de la continuité, le Musée d'Orsay réhabilite ainsi le propre maître du dit Gérôme. De Gérôme à Gleyre se précise une généalogie nouvelle attestant au sein de l'écriture classique ou règne depuis Ingres, l'orthodoxie prééminente du dessin, des écritures qu'il est donc passionnant de découvrir, comprendre comme évaluer sur les cimaises d'Orsay. Un accrochage d'autant plus incontournable que beaucoup de toiles sont habituellement conservées hors de France (à Lausanne en Suisse, dans des collections particulières ou aux USA...).

Orsay réhabilite enfin le talent inclassable de Charles Gleyre

**GLEYRE, génie poétique, secret et
mystérieux**

Le peintre est né en Suisse dans le canton vaudois ; orphelin élevé à Lyon, le jeune homme devient aventurier orientaliste qui osa faire son grand tour méditerranéen, en Grèce... jusqu'aux confins des cataractes égyptiennes (un courage insensé à l'époque réalisé grâce à l'expédition financée par le riche américain John Lowell) ; il est probable que l'aventure frôla le cauchemar et Gleyre a l'intelligence d'interrompre le périple préférant regagner la France avec néanmoins une grave affection aux yeux... A Paris, il réalise nombre de ses chefs d'œuvres pour des amateurs privés, suisse ou américains. Artistiquement, Gleyre est l'homme des rendez-vous difficiles : il rate non sans éclat sa fresque au Château de Dampierre (que réussit a contrario Ingres lui-même, lequel fera effacer l'essai avorté de son cadet, pourtant partisan comme lui, de la veine académique). Seul, le chef d'œuvre exposé au Salon de 1843, et depuis au Louvre, « **Le Soir** » – en son mystère nostalgique-, enchante le public et marque les esprits : une génération d'amateurs s'est éduquée l'œil avec ce tableau emblématique du romantisme antiquisant des années 1840 en France (illustration ci dessous). Critique vis à vis de Napoléon III, Gleyre s'écarte volontairement des milieux influents et des commandes à partir de 1851.



PROFESSEUR DE RENOIR, SISLEY, GEROME... « *Rappelez-vous donc, jeune homme, que, quand on exécute une figure, on doit toujours penser à l'antique* » (Gleyre au jeune Renoir venu apprendre le métier dans son atelier). GLEYRE est une personnalité dont l'influence sur l'école française est enfin rétablie. Car de très nombreux artistes suivent l'enseignement du Maître en son atelier rue du Bac, parmi eux les tenants de l'esthétique moderne à venir : Bazille, Sysley, Renoir... autant de piliers du futur impressionnisme. C'est que dans l'atelier de Mr Gleyre, chacun peut laisser s'épanouir son métier grâce à une solide formation technique apprise sur le modèle vivant, dans la copie des Maîtres, dans l'exercice de mémoire aussi. Gleyre n'est en rien ce conservateur austère accroché à un système passéiste. Libéral et républicain forcené (d'où sa distance assumée avec les cercles officiels du Second Empire), le maître doué d'un génie spécifique sait transmettre son expertise gratuitement, facilitant l'émergence des sensibilités et des manières dans une vision progressiste étonnamment moderne pour l'époque. Aux côtés des Delaroche (son rival, qui épousa la seule femme dont il s'était épris), et Couturier, Gleyre fait figure de peintre généreux, ouvert,

particulièrement souple.

GENIE POETIQUE... Les jaloux et les critiques n'ont pas manqué d'épingler son génie qui gênait : esprit sec, érudit, d'une palette terne et sérieuse, sans éclat, certes au dessin sûr et précis mais aux compositions confuses et sophistiquées. Les parisiens connaissaient surtout de Gleyre, un seul tableau : présenté en 1843, « **le Soir** » (car toute son œuvre nous parle du temps, – instants perdus, instants vécus comme en un regard rétrospectif coloré d'une indéfectible mélancolie silencieuse), dit aussi « les Illusions perdues » (d'après Balzac), devenue une image amplement diffusée... Charles GLEYRE est incontestablement un génie français oublié ; la force originale de ses compositions très poétiques en attestent l'acuité : c'est un technicien de premier ordre doué d'une verve dramatique confondante dont l'invention annonce le symbolisme. **A voir absolument.**



Jusqu'au 11 septembre 2016, le Musée d'Orsay expose les principales œuvres de Gleyre,

Informations
Réservations

l'académique éclectique, professeurs des impressionnistes, personnalité attachante et même centrale dans les années 1850 et 1860, grâce au succès de son atelier où se pressent les grands créateurs de la fin du XIXè. Exposition événement. Compte rendu complet et développé à venir sur CLASSIQUENEWS.COM. [Exposition Charles Gleyre \(1806-1874\). Le romantique repent... Du 10 mai au 11 septembre 2016, Paris, Musée d'Orsay, exposition temporaire, niveau 5](#)

A LIRE... Catalogue de l'exposition édité par Musée d'Orsay et Hazan : 45 euros. Remarquable ouvrage collectif qui argumente illustrations en couleurs et grand format à l'appui, le génie poétique d'un peintre académique au fort tempérament imaginatif, réfléchi et dramatique, personnalité attachante et moderniste, comme pédagogue généreux et créateur scrupuleux, soucieux du sens et de la suggestivité de ses compositions...

Illustrations : Charles Gleyre (1806-1874), autoportrait / Le Soir, intitulé aussi « Les Illusions perdues », exposé au Salon de 1843, (actuellement au Louvre) (DR)

Musiques en fête : l'opéra à la télé



France 3, le 20 juin 2016, 20h. Musiques en fête, en direct des Chorégies d'Orange. C'est le rendez-vous lyrique et médiatique le plus important de l'année, quand l'opéra et la musique classique plus habitués à combler des fin de grilles aux heures indues, de la nuit et du petit matin, occupent enfin les feux de la rampe en prime time.

Le service public réduit de plus en plus la visibilité de la culture classique à la télévision et même Arte ne diffuse plus autant de docus comme de programmes de musique classique qu'auparavant. Alors félicitons France 3 de jouer la carte de l'émotion en directe, diffusant à une heure de grande écoute et à l'adresse de tous les publics, un programme qui met les chanteurs français lyriques à l'honneur...

Musiques en fête sur France 3 répond à l'attente des téléspectateurs en manque d'émotions lyriques...

L'Opéra en messe cathodique

Lancée en juin 2011 et pour une tête unique, exceptionnelle, non renouvelable, la soirée de télévision Musiques en tête n'était pas destinée à se pérenniser. Elue émission préférée des français en 2014, le programme s'est depuis enraciné dans l'imaginaire populaire concrétisant enfin un vrai grand concert de musique classique, accessible au plus grand nombre. Pour sa réalisation, ce sont toujours les forces vives locales et régionales qui sont sollicitées : cette année, pour ce 20 juin 2016, les Chœurs des Opéras de Toulon, Avignon, Marseille

et le ballet de l'Opéra d'Avignon. Le profil des solistes déjà conviés à la tête indique le ton et le niveau artistique : Ruggero Raimondi, Annick Massis, Inva Mula, Patrizia Ciofi, les ténors Vittorio Grigolo ou le maltais Joseph Calleja (à quand Jonas Kaufmann?), sans omettre les talents de la relève : Julie Fuchs, Florian Sempey, Vannina Santoni, Alexandre Duhamel, Julien Behr ... Le 20 juin 2016, place au partage, à l'idée d'une fraternité à reconstruire, d'une société réellement solidaire...



Programme annoncé :

Ouverture de Carmen (Bizet)

Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ? », entonné par toute la troupe de chanteurs, comme l'emblème de la soirée qui se déclare surtout festive et populaire...

Grands airs d'opéras (solos, duos, ensembles...)

Grand chœur

Transcription de chansons de variétés...

Avec l'Orchestre philharmonique de Monte-Carlo, les Chœurs des

Opéras de Toulon, Marseille et Avignon
Luciano Acocella et Didier Benetti, direction musicale.

Programme animé par Claire Chazal et Alain Duault.

Direction musicale assurée par Luciano Acocella et Didier Benetti.

Jean-Claude Malgoire dirige L'Italienne à Alger

PARIS, TCE, les 8 et 10 juin.

L'Italienne à Alger de Rossini. Nouveau
Rossini subtil et facétieux, pour lequel

Jean-Claude Malgoire retrouve le metteur en scène **Christian Schiaretti**, soit 10 ans de coopération inventive, colorée, poétique. La production de l'Atelier Lyrique de Tourcoing est présentée telle une « création prometteuse » : Malgoire retrouve ainsi la verve rossinienne, après l'immense succès de son *Barbier de Séville* qui en 2015 avait souligné la 30ème saison de l'**ALT (Atelier Lyrique de Tourcoing)**.

Pour le chef Fondateur de La Grande Ecurie et la Chambre du Roy, revenir à Rossini c'est renouer avec l'adn de sa fine équipe de musiciens et de chanteurs : *Cyrus à Babylone*, [Tancredi / Tancredi \(2012\)](#) *L'échelle de soie* en marquent les jalons précédents. Pour **L'Italienne à Alger** (créé en 1813 à Venise par un jeune auteur de ... 21 ans), le chef aborde une nouvelle perle théâtrale et lyrique qui diffuse le goût exotique pour le Moyen Orient et les Indes, un monde



lointain et fantasmatique qui fascine et intrigue à la fois... curiosité tenace depuis l'Enlèvement au Sérail de Mozart et avant, Les Indes Galantes de Rameau, pour le XVIII^e, sans compter Indian Queen, ultime opéra (laissé inachevé) de Purcell à la fin du XVII^e. On voit bien que l'orientalisme à l'opéra fait recette, mais Rossini le traite avec une finesse jubilatoire et spirituelle de première qualité. **Jean-Claude Malgoire** a à cœur de caractériser la couleur comique et poétique de l'ouvrage (bien audible dans la banda turca, les instruments de percussion métalliques : cymbale, triangle, etc...). Délirant et souverainement critique, Rossini produit un pastiche oriental – comme Ingres dans sa Grande Odalisque, mais revisité sous le prisme de sa fabuleuse imagination. Avec Schiaretti, précédent partenaire de L'Echelle de soie, Jean-Claude Malgoire ciblera l'intelligence rossinienne, faite d'économie et de justesse expressive. Soulignons dans le rôle centrale d'Isabella, la jeune mezzo **Anna Reinhold** et son velouté flexible déjà applaudie au jardin des Voix de William Christie, et récemment clé de voûte du cd / programme intitulé [Labirinto d'Amore d'après Kapsberger \(CLIC de classiquenews de juillet 2014\)](#)

L'italienne à Alger

Opéra – création

Opéra bouffe en deux actes de Gioachino Rossini (1792-1868)

Livret d'Angelo Anelli

Créé le 22 mai 1813 au Teatro San Benedetto à Venise

Direction musicale : Jean Claude Malgoire

Mise en scène : Christian Schiaretti

Isabella, Anna Reinhold

Lindoro, Artavazd Sargsyan

Taddeo, Domenico Balzani

Mustafa, Sergio Gallardo

Elvira, Samantha Louis-Jean

Haly, Renaud Delaigue

Zulma, Lidia Vinyes-Curtis

Ensemble vocal de l'Atelier Lyrique de Tourcoing
La Grande Ecurie et la Chambre du Roy

Vendredi 20 mai 2016, 20h

Dimanche 22 mai 2016, 15h30

Mardi 24 mai 2016, 20h

TOURCOING, Théâtre Municipal Raymond Devos

Mercredi 8 juin 2016 19h30

Vendredi 10 juin 2016 19h30

PARIS, Théâtre des Champs Elysées

Représentation du vendredi 20 mai en partenariat avec EDF
Représentation du mardi 24 mai en partenariat avec la Banque
Postale

Tarifs de 33 à 45€ / 6€ – 18 ans / 10€ – 26 ans / 15€
demandeurs d'emploi

RENSEIGNEMENTS / RÉSERVATIONS

03.20.70.66.66

www.atelierlyriquedetourcoing.fr

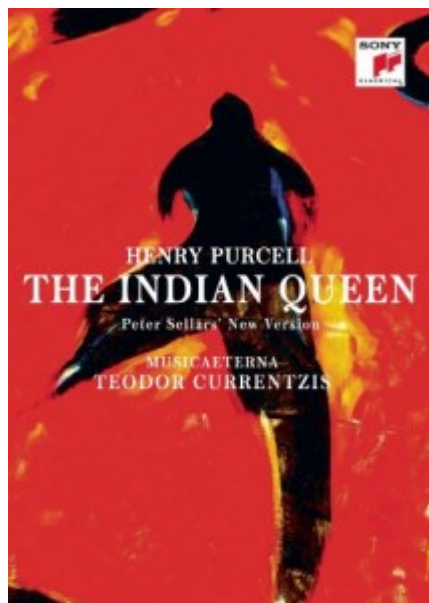
SYNOPSIS. Orient / occident : une sexualité pimentée, renouvelée, terreau fertile aux rebondissements comiques. Si Rossini dans sa musique recherche des couleurs orientalisantes (percussions et cuivres très présents), le bey d'Alger, Mustafa (basse) s'étant lassé de son épouse en titre (Elvira) recherche plutôt une nouvelle compagne italienne (Isabella, alto) afin de pimenter son quotidien domestique / érotique. Mais cette dernière aime Lindoro (ténor) qui comme elle, est prisonnier de l'oriental. Au sérail, les deux amants italiens parviennent à s'échapper grâce à la confusion d'une mascarade fortement alcoolisée : après avatars divers et moult quiproquos, en fin d'action, Mustafa revenu à la raison, retrouve sa douce Elvira, délaissée certes, mais toujours

amoureuse...

La verve comique, la saveur trépidante, l'esprit et la finesse sont les qualités d'une partition géniale, où le jeune et précoce Rossini sait mêler le pur comique bouffon, souvent délirant et décalé (trio truculent de la grosse farce du trio « Pappatacci »), et la profondeur psychologique qui approche le seria tragique. Le profil d'Isabella, à la féminité noble, les airs virtuoses pour ténor (Lindoro) saisissent par leur profondeur et leur justesse, d'autant que les couleurs de l'orchestre rossinien, touchent aussi par leur raffinement nouveau. Après l'Italienne, Rossini affirme son jeune génie et la précocité de ses dons lyriques versatiles dans l'ouvrage suivant *Il Turco in Italia* (1813), autre bouffonnerie d'une élégance irrésistible. Toujours en avance sur les tendances du goût, la musique marque ainsi une curiosité que **Delacroix (Les femmes d'Alger, 1834)** ou Ingres (*Le Bain turc*, 1864), illustreront à leur tour selon leur goût, mais des décennies plus tard.



**DVD, compte rendu critique.
PURCELL : The Indian Queen
(Musica Aeterna, Currentzis,
Sellars) Madrid 2013 (2 dvd
Sony classical)**



DVD, compte rendu critique. **PURCELL : The Indian Queen** (Musica Aeterna, Currentzis, Sellars) Madrid 2013 (2 dvd Sony classical). **PURCELL FRATERNEL, HUMANISTE, réactualisé.** Au coeur de la guerre imaginaire entre Incas du Pérou et mexicains Aztèques menés par le conquérant Montezuma, Purcell développe et cultive les avatars de la guerre amoureuse ; ainsi l'astucieux Montezuma vainc la reine Zempoalla, le prince Acacis, son ami, et le général

Traxalla. Parmi les vaincus incas se distingue la belle Orazia qui aime d'un amour réciproque le brillant vainqueur. Arrêtés les deux amants issus des camps opposés sont séparés puis réunis grâce à Acacis. Zempoalla et Traxalla finissent par se suicider, et Montezuma peut simposer à tous car il réunit les deux peuples du fait même de son ascendance : il est le fruit des amours entre la reine Aztèque Amexia et un Inca. Même opposés, les peuples sont tôt ou tard appelés à pactiser. Une telle vision finalement pacifiste, humaniste, surtout fraternelle, ne pouvait que séduire et inspirer Peter Sellars. D'autant plus que le metteur en scène a depuis longtemps le goût de la culture amérindienne, précolombienne, latine.

PURCELL COMPLÉTÉ. De la fantaisie exotique amérindienne inventée par John Dryden, Peter Sellars suit la direction du donneur d'ordre de cette production soit Gérard Mortier, l'ex et regretté directeur de l'Opéra de Paris pour lequel l'opéra est d'abord du théâtre engagé. Pour illustrer le choc entre les deux civilisations, Peter Sellars et Teodor Currentzis complètent The Indian Queen de Purcell, en choisissant les textes



ajoutés extraits d'une nouvelle, ' »La niña blanca y los pajaros sin pies » (La jeune fille blanche et les oiseaux sans pieds), écrite par Rosario Aguilar, écrivaine nicaraguayenne qui est devenue, en 1999, la première femme membre de l'Academia Nicaragüense de la Lengua », cénacle motivée pour défendre la langue espagnole au Nicaragua. La nouvelle évoque le destin de six femmes, dont celles qui au XVIème siècle accompagnent les conquistadors dans l'épopée vers le Nouveau Monde, mais aussi l'histoire d'amour de deux journalistes, une jeune Nicaraguayenne et un reporter espagnol, chargés de couvrir la campagne électorale de 1990 qui scelle la défaite du sandiniste Daniel Ortega. Toujours, la rencontre de deux nations, l'union espérée, éprouvée, reportée de deux peuples... Ainsi toute la musique de Purcell originelle soit 50 mn est intégrée à un vaste cycle poétique et musical entrecoupé de textes de Rosario Aguilar, lesquels traduits en anglais sont récités par Maritxell Carrero, jeune actrice portoricaine, sorte de sybille moderne exprimant sur scène, par la gestuelle exclamative, la forte tension passionnelle de chaque situation.

Il en découle un spectacle total – avec danses conçues par le chorégraphe Christopher William, de plus de 3h de durée avec ouverture et prologue.

Dès l'ouverture, les esprits de la terre accompagnent et manipulent chacun des protagonistes. L'intrusion du début joue de la double lecture historique : les militaires en treillis qui surgissent en véhicule blindé, accompagnés par le prêtre incontournable qui donne la couleur morale, sont autant les Espagnols d'Hernan Cortes qui découvrent les Tlaxcalans, que les Marines débarquant au Nicaragua dans les années 30 pour mater la guérilla conduite par le général Augusto Sandino.

Le Prologue correspondant au I de l'Indian Queen de Purcell dénonce les désastres de la guerre. Difficile ici d'accepter le timbre de soprano aigu et acide-aigre du coréen Vince Yi ; la couleur est exotique à souhaits mais l'âpreté de sa voix

dérange ; en revanche, Julia Bullock est l'indigène Teculihuatzin, une figure brillante et profonde qui se distingue nettement.

Au I s'affirme alors Nadine Koutcher en Doña Isabel, sœur émouvante (O, solitude), d'une sincérité indiscutable. A la douceur voluptueuse des airs de Purcell tels donc : « O, solitude », « I will sing unto the Lord as long as i live », « Blow up the trumpet », le sublime et tendre « Sweeter than roses » répond sur le plan narratif la violence irréversible avec laquelle les Mayas sont convertis au catholicisme, menacés par les armes. De même le général favori de Cortes, Don Pedro de Alvarado (impeccable Noah Stewart), est présenté à Teculihuatzin et l'épouse. Le II reprend tout le second acte d'Indian Queen où se détache évidemment la nuit amoureuse des deux jeunes mariés. Christophe Dumaux offre une belle caractérisation du prêtre Ixbalanqué, lequel envoûte et manipule à souhaits le général espagnol Pedro. Saluons aussi la forte présence du prêtre maya dont le baryton noir, Luthando Qave, fait une incarnation très convaincante. Plusieurs airs complètent le déroulé du II dont « See, even night herself is here », « Music for a while », « Il love and I must », surtout, l'implorante prière « Hear my prayer, O Lord », seule conclusion chorale imaginable après le massacre des Mayas, perpétré par le conquistador espagnol, génocide aussi sanglant que celui commis, plus tard, par les marines au Nicaragua. Alors la récitante Maritxell Carrero, se place seule, devant une immense toile rouge sang au pied de laquelle repose le peuple abattu : image d'un massacre ignoble qui conclut comme un linceul obsédant l'acte II.



Ce sont les deux femmes pacificatrices qui apportent la voie de la réconciliation fraternelle après les exactions et violences perpétrées par Alvarado. Loi des hommes, des armes contre douceur des femmes-mères; L'engagement de chaque interprète, chanteurs, orchestre, acteurs est saisissant et restitue à la musique de Purcell, son charme et séduction irrésistible ; à la lecture poétique et contextualisée de

Sellars, sa force critique et satirique. Dans la fosse, Teodor Currentzis s'implique au delà de l'habituel pour exprimer la part humaine et fraternelle de la musique. Un must.

DVD, compte rendu critique. PURCELL : The Indian Queen (Musica Aeterna, Currentzis, Sellars) Madrid 2013 (2 dvd Sony classical)

The Indian Queen (Henry Purcell)

Nouvelle version Peter Sellars (durée 3h05)

Représentation du 9 novembre 2013

Teatro Real de Madrid

Hunahpu: Vince Yi

Teculihuatzin: Julia Bullock

Doña Isabel: Nadine Koutcher

Don Pedrarias: DavilaMarkus Brutscher

Don Pedro de Alvarado: Noah Stewart

Ixbalanque: Christophe Dumaux

Sacerdote maya: Luthando Qave

Leonor: Maritxell Carrero

Tecun Uman: Christopher Williams

Leonor: Celine Peña

Dioses mayas: Burr Johnson, Takemi Kitamura, Caitlin Scranton,
Paul Singh

Mise en scène: Peter Sellars

Scénographie: Gronk

Chorégraphie: Christopher Williams

Chœur et Orchestre de l'Opéra de Perm (MusicaAeterna)

Direction Musicale: Teodor Currentzis

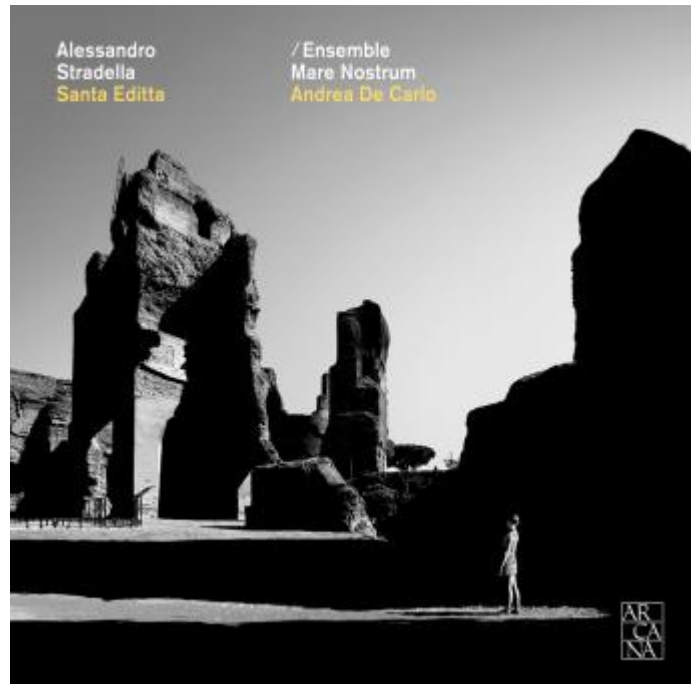
CD, compte rendu critique. Stradella : Santa Editta (Mare Nostrum 2015, 1 cd Arcana)

CD, compte rendu critique.
Stradella : Santa Editta
(Mare Nostrum 2015, 1 cd
Arcana).

Malgré des aigus qui dérapent dans le prologue la soprano fait une allégorie caractérisée invectivante, et prenant à témoin l'auditeur par la seule intensité de sa déclamation : voix longue et incisive qui impose un éclat en ouverture. L'Edita de Veronica Cangemi imposé un sens du texte et une très

belle tenue accentuée malgré un timbre volée. La nobilita incandescente et l'excellent soprano Francesca Aspromonte (jeune tempérament à suivre) accuse le relief d'une écriture très vocale car le génie de Stradella se dévoile surtout dans la conduite des récitatifs, vrais chantiers passionnants de cette intégrale en cours.

D'ailleurs on connaît l'engagement du continuiste Andrea De Carlo, soucieux d'une articulation juste et naturelle comme d'une intonation poétique. Conforme à cette éloquence élégante et très sensuelle d'un Stradella maître de l'oratorio du plein Seicento (xvii^{ème} Le très beau timbre racée fin de la basse bien chantante de Sergio Foresti complète un plateau de solistes très finement caractérisés.



STRADELLA, GENIE DE L'ORATORIO BAROQUE.

Après un cd très convaincant – malgré quelques faiblesses (bien anecdotiques) : San Giovanni Crisostomo (2014, CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2015), l'ensemble italien Mare Nostrum dirigé par l'excellent Andrea De Carlo,



poursuit son cycle dédié aux oratorios d'Alessandro Stradella, ici avec un absolu inédit sur un sujet spécifique, en liaison direct avec le contexte de composition : Santa Editta, probablement écrite à Rome au début des années 1670 (reprises attestées en 1684 puis 1692). Créée en Italie lors du dernier festival Stradella à Nepi (probable cité natale de Stradella, province de Viterbe, 50 km au nord de Rome) en août 2015, la production dont l'enregistrement prolonge la performance éblouit littéralement, sur le plan musical, grâce à une écriture dramatique nerveuse, efficace, d'une sensualité directe.



Sur le plan artistique grâce à un plateau vocal qui réunit les jeunes talents du chant italien, l'œuvre peut scintiller par sa fine écriture expressive, soulignant le contraste né entre l'aspiration à la vie monastique et les tentations des séductions mondaines : entre les deux mondes, où penchera l'âme (faussement)

tourmentée de la souveraine ? Ainsi rayonne l'irrésistible **Francesca Aspromonte**, Nobiltà (Noblesse) d'une diction mordante, incisive, naturelle qui rétablit aussi ce génie des récitatifs qui caractérise Stradella. Voici donc après La Forza delle Stelle (la Force des étoiles), et donc San Giovanni Crisostomo – deux réalisations au concert puis au disque critiquées par classiquenews-, un troisième oratorio stradellien d'une grande beauté, servi par de jeunes chanteurs

très impliqués. Peu d'action, beaucoup de sentiments, d'extase émotionnelle et sensorielle : la Sainte admirable, qui renonce au désir terrestre pour ne pas souffrir est ici confrontée à plusieurs allégories : Umiltà (Claudia de Carlo), Grandezza, Belleza (Fernando Guimãraes) et Senso (excellente basse chantante Sergio Foresti)...

Toujours un souci du verbe agissant, un relief déclamatoire qui force l'admiration. Et témoigne du niveau vocal et de l'exigence globale défendus aujourd'hui par Andrea De Carlo et son ensemble Mare Nostrum.

Voix usée et ligne continue mais contournée (ports de voix) qui n'a pas le mordant piquant des voix plus jeunes qu'elle, **Veronica Cangemi** déploie une belle ligne d'une fragilité touchante, dans la seconde partie, à l'expressivité juste, rendant à Edith ce profil vacillant, fébrile, en proie au doute existentiel, emblème édifiant de la condition humaine.

Chacune de ses confrontations avec les allégories (Bellezza, Senso, Grandezza, Nobilità) se fait prise de conscience sur la vanité de toute forme de plaisir terrestre et sensuel : fastes, pompe, plaisir, ... saisissante révélation et leçon de réalisme que condense la question d'Editta, énoncée, dans la seconde partie comme un leit motiv avant chaque apparition :

» Dite su, piacer, che siete ? » / Dîtes-moi Plaisir, qui êtes vous ? »...

Autant de questions / réponses qui jalonnent un rite de passage, celui du renoncement, véritable école de l'adieu et qui culmine dans l'air d'Editta (n°40) : « L'orme stampi veloce il piè... » / Que les pas, vite, foulent le sol... Tout célèbre le choix moral de la Reine qui a su renoncer au pouvoir, aux futilités terrestres et matérielles.

Vraie tempérament grave et caverneux, la basse Sergio Foresti éblouit par son sens du verbe éloquent, percutant sans boursouflures, sur un souffle naturellement expressif (Senso) ; les chanteurs savent caractériser tous sans exception les arêtes vives de leurs textes respectifs. Avec cet engagement

prêt à prendre des risques et à s'exposer au delà d'une réalisation conforme sans âme ; de fait l'imprécation finale par Humilità (d'un sentiment de culpabilité excessive : – « qui sème la douleur, récolte le bonheur ») permet à la jeune soprano Claudia Di Carlo, de refermer le livre qu'elle avait ouvert, un Sybille embrasée, vive, nerveuse.



Au regard de la cohérence vocale du plateau, du soutien subtilement caractérisé du continuo, voici l'un des meilleurs enregistrements du cycle Stradella en cours : l'oeuvre est passionnante, belle révélation du Festival Nepi 2015 joué pour son ouverture (le 30 août). **CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2016.**

CD, compte rendu critique. Stradella : Santa Editta, vergine e monaca, Regina d'Inghilterra. Oratorio pour 5 voix et basse continue. Ensemble Mare Nostrum. Andrea De Carlo, direction (1 cd Arcana), enregistré en août 2015.

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Bastille, le 9 mai 2016. R. Strauss : Der Rosenkavalier. Herbert Wernicke / Philippe Jordan

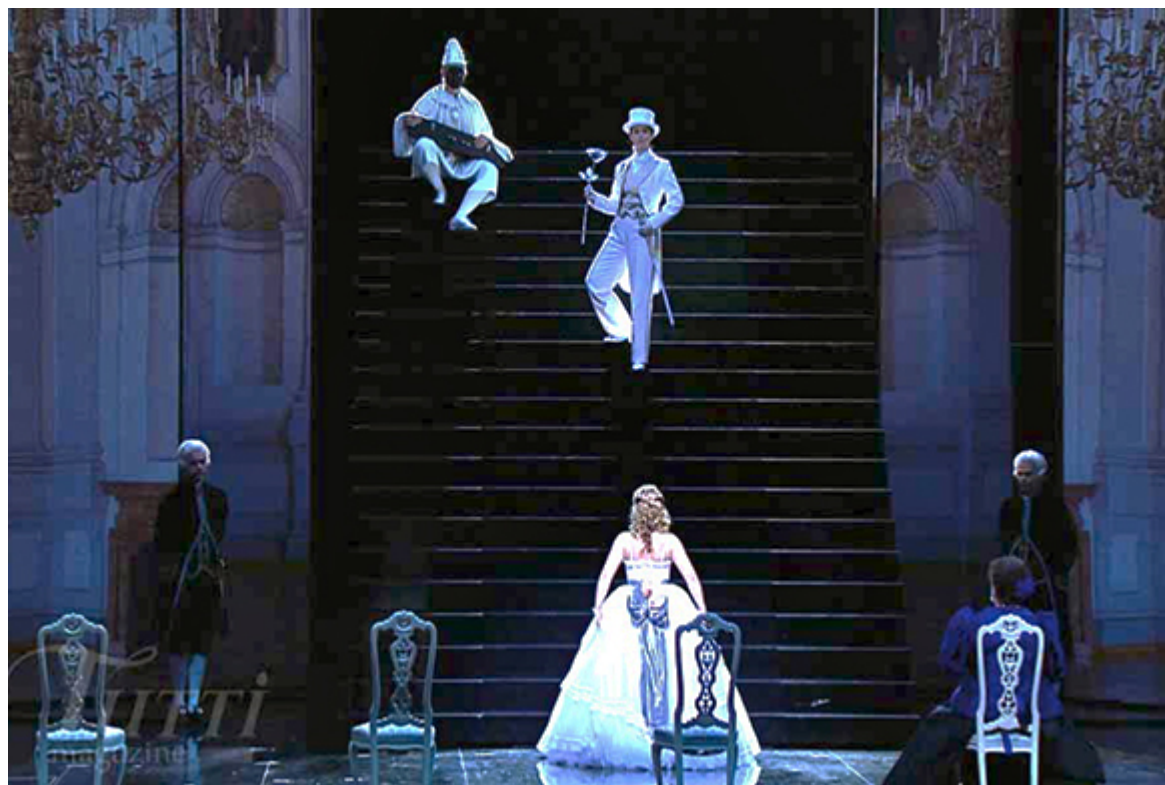
Retour du Chevalier à la Rose de Richard Strauss à l'Opéra Bastille ! Le chef-d'oeuvre incontestable du XXe siècle revient sur les planches de la grande maison parisienne dans l'extraordinaire mise en scène désormais légendaire du regretté Herbert Wernicke, avec une distribution solide et

dont l'absence notoire d'Anja Harteros programmée initialement, n'enlève rien à sa substance ni à sa qualité ! **Philippe Jordan** dirige l'Orchestre de l'Opéra avec un curieux mélange de sagesse et de trépidation.

Reprise de la production mythique du regretté Herbert Wernicke...

Der Rosenkavalier : l'ambiguïté qui fait mouche

L'opéra détesté par les fanatiques so avant-garde du Richard Strauss révolutionnaire et expressionniste, l'est aussi par les âmes romantiques qui cherchent l'exaltation facile du chromatisme musical interminable du XIXe siècle. Les pseudo-historiens s'agitent devant l'idée qu'on joue la valse dans une pièce ayant lieu au XVIIIe, les amateurs de voix d'homme s'énervent devant l'absence du beau chant masculin, les puritains encore s'offusquent devant le fait qu'Octavian, comte de Rofrano, soit interprété en travesti par une femme (quand c'est le Cherubino de Mozart ça passe!)... Oeuvre trop passéiste et pasticheuse pour les laquais de la modernité, d'une ambiguïté inadmissible pour ceux qui s'attachent à un cartésianisme désuet, serait-elle une œuvre trop exceptionnelle pour un monde (trop) ordinaire ?



Si nous devrions dénoncer la frivolité des visions si étroites sur l'opus, ou encore expliquer la profondeur métaphysique et complexité artistique de Richard Strauss avec son librettiste Hugo von Hoffmannsthal, nous n'aurions pas assez de pages ! Der Rosenkavalier, comédie en musique, raconte l'histoire d'une Princesse, Marie-Thérèse de l'Empire Autrichien, de son jeune amant Octavian, comte de Rofrano, du cousin rustique de la première, le Baron Ochs, cherchant à se marier avec la fille d'un riche bourgeois, Sophie Faninal, en quête de particule... Marie-Thérèse propose Octavian à son cousin pour la présentation de la rose d'argent, coutume qui scelle une demande en mariage. Elle le fait dans la précipitation puisqu'elle se fait interrompre par le Baron après une nuit torride avec son jeune amant qui se déguise en camériste pour l'honneur. Les quiproquos s'enchaînent et le plan tourne au vinaigre parce qu'Octavian tombe amoureux de Sophie Faninal, et réciproquement. Mais le vinaigre est loin de faire partie du vocabulaire artistique du couple Strauss / von

Hoffmannsthal, et, après d'autres quiproquos et maintes valse, l'opéra et le personnage de la Maréchale Marie-Thérèse surtout se révèlent d'une grande profondeur, à la fois méditation sur le passage du temps et la bienveillance (Marie-Thérèse cautionne et cause le lieto fine en bénissant l'union des jeunes, à l'encontre de sa fougue pour Octavian et des plans du Baron Ochs) et commentaire social presque clairvoyant, annonçant la fin de l'Empire.

Der Rosenkavalier est aussi un hommage à la musique, comme Richard Strauss seul peut les faire (et il l'a fait souvent!). C'est aussi un opéra Mozartien dans son inspiration, explicite et implicitement. Il s'agit d'un opéra où le chant exquis côtoie l'humour provocateur voire grossier, à côté d'un orchestre immense, associant rococo, impressionnisme, expressionnisme, chromatisme « wagnereux », valse viennoise de salon, etc. Dans ce sens l'orchestre de l'Opéra sous la baguette du chef maison Philippe Jordan, paraît s'accorder magistralement à l'esprit de l'opus, où l'ambiguïté et les contrastes règnent. Si nous trouvons que le rythme est quelque peu timide parfois, avec quelques lenteurs inattendues pour une comédie avec tant de vivacité, nous sommes de manière générale très satisfaits de la performance. La phalange maîtrise complètement le langage straussien, et les effets impressionnistes, le coloris, les vents parfois mozartiens, sont interprétés de façon impeccable et avec une certaine prestance qui sied bien.

□**DISTRIBUTION.** Si la Marie-Thérèse de **Michaela Kaune** prend un peu de temps à se chauffer au soir de cette première, elle campe son personnage avec dignité. De fait, le trio des voix féminines qui domine l'œuvre est en vérité tout à fait remarquable ! Si la princesse est plus nostalgique

qu'espiègle, plus maternelle qu'amoureuse, l'Octavian de **Daniela Sindram** compense en fougue juvénile et brio ardent. La Sophie d'**Erin Morley** a sa part de comique et de piquant, qu'elle incarne très bien, tout en gardant un je ne sais quoi d'immaculé dans son chant. Si le duo de la présentation de la rose au II^e acte entre Octavian et Sophie est un moment extrêmement envoûtant à couper le souffle et inspirer des frissons, le trio « Hab mir's gelobt » à la fin du III^e acte est LE moment le plus sublime, suprême absolu, frissons et larmes se fondant dans les voix des femmes, devenues pure émotion et pure lyrisme, à l'effet troublant et irrésistible, une sensation de beauté édifiante (et pas tragique!).

Si **Peter Rose** n'est pas mauvais en Baron Ochs, au contraire interprétant son pianissimo au premier acte de façon plus que réussie, tout comme son presque air du catalogue au deuxième, avouons cependant qu'il participe à la lenteur qui s'est installée par endroits ; il s'agit là peut-être d'une interprétation quelque peu timide d'un personnage qui est à l'antipode de la réserve et de la timidité. Un bon effort. Les personnages secondaires sont nombreux mais ils sont de surcroît investis dans leur jeu ; comme c'est réjouissant ! Soulignons la performance du chanteur italien, le ténor **Francesco Demuro** dont le « Di rigori armato il seno » est le moment belcantiste de la soirée (très beau chant de ténor), comme l'excellent Faninal du baryton Martin Gantner, la piquante Marianne d'Irmgard Vilsmaier et surtout la fabuleuse **Annina d'Eve-Maud Hubeaux** faisant ses débuts bien plus qu'heureux à l'Opéra National de Paris, et qui se montre à la fois bonne actrice et maîtresse mélodiste à la fin du II^e acte. Les chœurs de l'opéra dirigés par **José Luis Basso** sont comme d'habitude en bonne forme et leur prestation satisfait.

L'un des chef-d'œuvre lyriques de toute l'histoire de la musique est ainsi à voir et revoir et revoir sans modération, particulièrement recommandé malgré les inégalités et les faits divers qui fondent nos (petites) réserves ! La mise en scène transcende le temps et l'espace tout en restant élégante et ambiguë comme l'opus qu'elle sert... L'orchestre est

excellent qui s'accorde aux efforts des chanteurs hyper engagés pour la plupart... A voir absolument encore à l'Opéra Bastille, les 12, 15, 18, 22, 25, 28 et 31 mai 2016 !

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Bastille, le 9 mai 2016. R. Strauss : Der Rosenkavalier. Michaela Kaune, Peter Rose, Daniela Sindram, Erin Morley... Orchestre et chœur de l'Opéra de Paris. Herbert Wernicke, mise en scène, décors, costumes. Philippe Jordan, direction musicale.